

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 90 (1945)
Heft: 1

Artikel: Histoire des carabiniers
Autor: Vallière, de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342260>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Histoire des carabiniers

I

Les carabiniers sont un des corps les plus anciens et les plus populaires de l'armée suisse. Créés comme infanterie légère dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, ils jouèrent, dès l'origine, dans les milices cantonales, un rôle de premier plan qui contribua au développement du tir de précision et, par là-même, au perfectionnement du fusil. Car les carabiniers ont été des précurseurs. Choisis parmi les meilleurs tireurs, ils ont démontré, au combat, la valeur du tir individuel, ils ont transformé la tactique de l'infanterie en adoptant l'ordre dispersé, ils ont appris à utiliser le terrain pour augmenter les effets de leur propre feu et diminuer ceux du feu adverse.

C'est au capitaine Jean-Louis DE BONSTETTEN, de Berne, gouverneur d'Aigle, rentré du service de Savoie-Piémont, qu'on doit le premier essai d'*une compagnie de tireurs volontaires*, organisée en 1751 dans le régiment d'Aigle, composée de non-mariés, bon tireurs. Cette troupe passait pour un modèle de tenue et de souplesse.

En 1768, le capitaine Salomon LANDOLT, de Zurich, plus tard colonel et bailli de Greifensee, créa *une compagnie de chasseurs-carabiniers* dont on parla dans tout le Corps helvétique. Unité d'une mobilité extraordinaire, connue pour l'exactitude de ses mouvements et la précision de son tir.

Le Conseil militaire de Zurich autorisa la formation de quatre nouvelles compagnies de carabiniers sur l'exemple donné par celle de Landolt. Zoug, Lucerne, Glaris, Bâle, à leur tour, recrutèrent des chasseurs-carabiniers, et, au moment de l'invasion française, en 1798, tous les cantons avaient des unités de chasseurs, armés de carabines rayées qui tiraient jusqu'à 250 pas des balles forcées, de forme conique.

Berne, encouragée par les succès de la compagnie d'Aigle, institua, en 1768, quatre compagnies de carabiniers, celle du Pays d'Enhaut et des Ormonts était destinée à *la guerre en montagne*. En 1794, la République de Berne avait dans son ordre de bataille 14 compagnies de carabiniers, dont 8 de chasseurs-alpins (4 levées dans le Pays de Vaud). Leur tenue se distinguait par une sobre élégance : habit gris bleu à parements verts, chapeau de feutre noir, relevé d'un côté par la cocarde rouge et noire et orné d'un plumet vert, courtes guêtres de drap noir et bas de laine à revers gris. Au lieu des buffleteries blanches de l'infanterie de ligne, les baudriers du sabre « briquet » et de l'étui musette, étaient en cuir naturel. *La couleur verte*, adoptée comme signe distinctif, est restée depuis près de deux siècles jusqu'à aujourd'hui, la caractéristique de la tenue des carabiniers.

Pendant la première moitié du XIX^e siècle, les carabiniers restèrent formés en unités indépendantes. L'autonomie presque complète des cantons dans le domaine militaire, favorisait l'extrême diversité de la tenue et des méthodes d'instruction. Seuls les carabiniers faisaient exception ; leurs principes tactiques, leur armement et leurs uniformes étaient semblables. Dès le début du XIX^e siècle, on vit apparaître des compagnies de voltigeurs dans l'infanterie, sous l'influence de la France. Dans les régiments suisses de Napoléon, chaque bataillon avait ses voltigeurs (6^e compagnie). En Suisse, ils prirent, dès 1817, le nom de *chasseurs* qu'il ne faut pas confondre avec les carabiniers. La 1^{re} compagnie de chaque bataillon était celle des grenadiers, la 6^e celle des chasseurs, les quatre

compagnies du centre s'appelaient : mousquetaires ou fusiliers.

La loi fédérale sur l'organisation militaire du 8 mai 1850, fut un premier pas vers la centralisation de l'instruction. Cette loi, dont le but était « l'armement général du peuple », complétée le 2 décembre 1850 par la « loi sur l'armement et l'équipement des carabiniers », donnait à l'armée fédérale un effectif de 104 354 hommes. Le nombre des *compagnies de carabiniers* était fixé à 71, leur instruction devenait fédérale, comme celle des armes spéciales, leur école de recrues plus longue que celle des autres fantassins, leurs cours de répétition (annuels déjà), étaient de 12 jours, comme pour la cavalerie. Le personnel d'instruction de toutes armes, presque entièrement composé d'officiers et de sous-officiers rentrés du service étranger, recevait sa formation professionnelle dans une école fédérale à Thoune.

En 1860, des modifications d'ensemble à la tenue furent àprement discutées, surtout en Suisse romande. On finit par supprimer le frac (que portent encore les gendarmes du Valais en grande tenue), et la croisée blanche, pour introduire la tunique à larges basques, les pantalons gris bleu et la buffleterie noire. Le shako conique fut remplacé par le képi en feutre noir, à simple visière. Les dragons conservèrent le casque à chenille. Les carabiniers portèrent un chapeau rond, avec panache en plumes de coq, jusqu'en 1874. Ils furent rattachés aux divisions dès 1866 et reçurent, en 1867, *la carabine Peabody*.

Après de longs travaux, les progrès de l'armement de l'infanterie furent assurés par des essais de nouveaux modèles de fusils, à l'école de tir de Wallenstadt, créée en 1861. Ces essais aboutirent à l'introduction, en 1868, d'un *fusil à répétition se chargeant par la culasse*, d'invention suisse, le *Vetterli* (12 cartouches dans le magasin tubulaire, portée maximale, 1200 m. calibre 10 mm.). Les Chambres fédérales votèrent un crédit de 12 millions. L'armée suisse fut ainsi la première en Europe à posséder un fusil à répétition à longue portée,

devançant la France de 21 ans (Fusil Lebel 1889). L'effectif des 71 compagnies de carabiniers atteignait 7200 hommes.

Pendant la guerre de 1870-71, cinq des huit divisions mobilisées se virent attribuer une brigade de carabiniers ; un bataillon de carabiniers fut attaché à la 3^e division.

L'organisation militaire de 1874 groupa les carabiniers en 8 bataillons non enrégimentés, à raison d'un par division. Les quatre Bat. car. Lw. faisaient partie des quatre brigades de landwehr.

Dès 1912, avec l'organisation des troupes issue de la loi de 1907, les bataillons de carabiniers entrèrent dans la composition des régiments d'infanterie. Pour la première fois, on forma un régiment de carabiniers, avec les Bat. car. 3, 4 et 5 (Rgt. car. 12).

La tunique verte, à col noir et boutons dorés, disparut avec l'adoption de la tenue gris vert pour toute l'armée. Seuls les parements verts qui couvrent le bas des manches, distinguent encore les carabiniers des fusiliers. Depuis l'adoption du fusil à petit calibre, modèle 89, puis du mousqueton, l'armement est le même dans toute l'infanterie, mais l'esprit de corps des carabiniers est resté vivant. La force et la persistance de cet esprit ont des causes profondes. C'est dans notre système de défense nationale qu'il faut en chercher les raisons. Le peuple et l'armée sont si intimement liés que toutes les préoccupations, les épreuves, les aspirations des masses populaires, ont une influence directe sur l'organisation militaire et sur les méthodes d'instruction.

Après la catastrophe de 1798 et la chute de l'ancienne Confédération, après les souffrances et les humiliations de l'occupation étrangère, les traditions ressuscitèrent avec une grande rapidité. En 1815, sitôt affranchie de la tutelle de Napoléon, la Suisse rajeunie, proclama à nouveau son principe fondamental : « Ainsi que cela a toujours existé, chaque Suisse capable de porter les armes est soldat. » L'armée allait revivre dans une patrie plus unie, fortifiée par l'épreuve.

Il fallut tout reconstituer. Les exercices longtemps interrompus par ordre de l'empereur, recommencèrent, les abbayes de mousquetaires, les sociétés de fusiliers dissoutes reprirent leur activité, car le goût du tir n'était qu'endormi. En 1802, déjà, *la première des nouvelles sociétés de tir* s'était fondée en cachette dans le canton du Léman, « *les Laboureurs de Rances* ». En 1808, Vaud comptait déjà 17 associations.

Schwyz suivit bientôt cet exemple. Berne en 1818, créa des sociétés de tir par district, et fixa des primes pour les meilleurs tireurs. *Le Règlement militaire fédéral de 1817* mit sur pied 40 compagnies de carabiniers, à 100 hommes chacune, tous bons tireurs et bons marcheurs, « apôtres enthousiastes de la cause du tir ; chacun d'eux cherchant à propager dans le peuple le goût des armes ; sans jamais se décourager, ils font des recrues qu'ils stimulent de leur exemple. »¹ Ces champions d'une cause nationale décidèrent de restaurer les fêtes de tir de l'ancienne Confédération. Ils y parvinrent par la fondation de la *Société fédérale des Carabiniers*, événement qui eut lieu pendant le *premier Concours national*, à Aarau, du 7 au 12 juin 1824, sous l'impulsion de SCHMIED-GUIOT, moniteur de la société d'Aarau. Il avait publié, en 1823, un « *Traité sur l'emploi de la carabine à l'usage des tireurs suisses* ». On y trouve le passage suivant : « Il est incontestable que la carabine, dans la main d'un tireur exercé, est la meilleure arme pour la défense de notre chère patrie contre l'invasion d'une armée étrangère. » Et Schmied-Guiot démontre l'importance de la guerre de partisans dans notre terrain, de l'influence qu'auraient des détachements de tireurs à la montagne, sur un ennemi même très supérieur en nombre. Il vante la haute signification de l'exercice du tir pour l'entente et la compréhension entre citoyens, la valeur, démontrée par notre histoire des concours régionaux, cantonaux et fédéraux.

C'est lui qui rédigea le projet de statuts adopté par la

¹ *Le tir en Suisse*, par le capitaine Herm. MERZ. (Histoire militaire de la Suisse, 11^e Cahier, p. 43.)

Société fédérale des Carabiniers : (Art. 1^{er}) « Le but est de créer un lien de plus entre les Confédérés, de fortifier notre union nationale par la concorde et l'estime réciproque, de contribuer à développer le noble art du tir, si important pour la défense de la patrie. »

La fondation de cette puissante association des carabiniers qui compte aujourd'hui plus de 130 000 membres, est une date historique. C'est à elle qu'on doit le perfectionnement de l'arme d'ordonnance et la réduction du prix des munitions. Elle a stimulé le développement et le goût du tir, décidé l'introduction du *tir obligatoire hors service*, sous le contrôle des sections locales. L'autorité militaire en est arrivée à confier aux sociétés de tir un rôle éducatif, parallèle à celui de l'armée, elles devinrent autant d'écoles d'application pratique répandues dans tout le pays. Le tir fut non seulement un devoir, mais un plaisir. L'enseignement individuel donna au tireur la confiance en soi-même et en son arme. Ainsi ces hommes dont l'école de recrues n'avait pas réussi à faire de bons tireurs, pouvaient le devenir et se perfectionner dans leur société.

Les cours de *jeunes tireurs*, institués par la loi de 1907, élargissent encore ce programme en donnant aux jeunes gens de 18 à 20 ans, avant leur école de recrues, une instruction préparatoire. C'est ainsi que, du printemps à l'automne, dans la torpeur des beaux dimanches d'été, la fusillade pacifique crépite d'un bout à l'autre de la Suisse.

LES CARABINIERS AU COMBAT.

Exemples historiques.

Les carabiniers, corps d'élite, ont une belle histoire. En voici quelques épisodes :

Combat du Col de la Croix. — Le 4 mars 1798, deux colonnes françaises partaient de la région d'Aigle dans la direction des Ormons, sous les ordres du général CHASTEL. La *colonne*

de droite (3 bataillons, 1 compagnie de pionniers) 1700 hommes, colonel FORNERET, quitta Bex à 1100, passa à Gryon, pour chercher à atteindre le Pillon, par le Col de la Croix d'Arpille, et couper aux troupes de Château-d'Œx et du Simmenthal la retraite sur Berne. La *colonne de gauche*, colonel CLAVEL (3 bataillons, 2 compagnies de chasseurs, 2 canons) 2000 hommes, partie d'Aigle à 1600, avait l'ordre de gagner le *Col des Mosses par le Sépey*. Elle marcha par *Ollon, Plambuit* où elle passa la nuit.

La *colonne* FORNERET avait atteint le pâturage de *Taveyanaz*, le 4 au soir, après une marche pénible dans une neige épaisse et une montée de 1300 mètres. Les soldats, épuisés, mécontents de leur bivouac glacé, démolirent les chalets pour faire des feux et menacèrent de jeter dans le brasier l'officier qui avait servi de guide à la colonne. Avant l'aube du 5 mars, les trois bataillons reprirent leur marche et s'avancèrent, en colonne par deux, dans la neige toujours plus haute, vers le Col de la Croix. La descente dans le ravin de la Gryonne et l'escalade des pentes de la rive droite allongèrent les distances. La lune éclairait ce paysage fantastique dominé par les contreforts déchiquetés des Diablerets. Les Français disaient : « C'est un pays par où le bon Dieu n'a jamais passé. » Le jour se levait quand la tête du premier bataillon parvint au Col. La patrouille d'avant-garde l'avait trouvé libre d'ennemis. Le silence profond de la montagne régnait sur la contrée qui semblait déserte. Les hommes, accablés par cette solitude, enfonçaient dans la neige jusqu'à la ceinture. La colonne s'engagea dans la descente du côté des Ormonts.

Le colonel DE TSCHARNER commandant du Pays d'Enhaut, avait détaché au Col de la Croix (1734 m.) le Lt-colonel VON FISCHER, commandant du Rgt. Simmenthal, avec une *compagnie de car.* de ce régiment et la *compagnie* AVIOLAT des Ormonts.

A la *Forclaz*, la *compagnie de car. mont.* DE GRAFFENRIED et la *compagnie* PITTET, des Ormonts, avec des postes sur le chemin d'*Exergillod* à *Ollon* (rive gauche de la Grande-Eau).

A *Leysin*, la compagnie car. mont. KÜPFER.

Au *Sépey*, 4 compagnies de la milice des Ormonts (colonel CHABLAIS), avec un poste au *pont de la Tine*, et une compagnie au *pont des Planches*.

Retournons au Col de la Croix. Les défenseurs avaient placé un avant-poste d'Ormonins (40 hommes) au lieu dit *les Mazots*, à 1 km. en contre-bas du Col (1552 m.). Le gros du détachement, soit la *compagnie de car. bernois* et la *compagnie Aviolat*, s'était retranché près des chalets de *Tré la Chadère*, à 500 m. plus en arrière, à la lisière d'une forêt, derrière un fossé naturel, une palissade et des abatis de grands sapins. Sur le Col, une patrouille fixe avait longtemps observé la marche des Français, sans se faire voir.

Au moment où la tête du Rgt. FORNERET arrivait aux Mazots, elle est arrêtée par le feu violent des 40 Ormonins. Plusieurs hommes tombent, morts ou blessés. Profitant de l'effet de surprise, le poste avancé se replie sur la position principale de *Tré la Chadère* (1430 m.). FORNERET essaie en vain de déployer sa compagnie de tête. La longue colonne empêtrée dans la neige, se déplace avec une extrême lenteur. Les ordres ne parviennent pas en queue des bataillons. Le feu ayant cessé, la marche en avant reprend.

Au moment où ils débouchent dans la clairière de *Tré la Chadère*, les Français se heurtent à la position principale. Un feu terrible les accueille, Ormonins et Bernois tirent comme à la cible, chaque coup porte. FORNERET montre l'exemple du courage et crie : « En avant, mes enfants ! » Ses hommes n'avancent plus et tombent sans pouvoir répondre au feu meurtrier de leur adversaire invisible. Le deuxième bataillon débouche en désordre du chemin, canalisé par le ravin du torrent de *Culant*. Des tentatives d'attaque à la baïonnette sont repoussées. Le feu des Français est sans effet ; ils tirent trop haut. Les cadavres s'amoncellent sur la neige rougie.

Pendant trois heures, les officiers font de vains efforts pour déployer les compagnies, près des chalets. FORNERET

tombe frappé d'une balle en pleine poitrine. Transporté en arrière, on le descend sur un traîneau à la cure de Gryon, où il mourra pendant la nuit. En voyant tomber leur chef, les soldats perdent tout espoir et lâchent pied. A ce moment, des groupes de tireurs d'élite, postés sur les flancs du passage, comme on placerait aujourd'hui des mitrailleuses, ouvrent le feu et achèvent la déroute des Français qui s'enfuient jusqu'à Gryon, poursuivis jusqu'au delà du col par les vainqueurs. Des bandes de fuyards coururent toute la nuit et ne s'arrêtèrent qu'à Bex, au matin. La poursuite avait cessé lorsque le Lt.-colonel VON FISCHER apprit que la Forclaz et le Sépey étaient évacués. Les Ormonins se retirèrent à *Vers-l'Eglise*, les Bernois à *Gsteig*, par le *Pillon*.

Le régiment FORNERET avait perdu 400 tués et 300 blessés dont beaucoup périrent de froid pendant la nuit. Les Vaudois et Bernois n'eurent qu'une douzaine d'hommes hors de combat. Deux cents bons tireurs avaient arrêté et mis en déroute un régiment.

Combat de la Forclaz. — Que s'était-il passé le même jour du côté du Sépey ?

Le colonel CLAVEL avait quitté *Plambuit* à 0500. Son avant-garde (4 compagnies) devait tourner la position du Sépey par la *Forclaz*, pendant que le gros de la colonne, avec le général CHASTEL, s'avancait par *Exergillod* et le *pont de la Tine* sur la rive droite de la Grande-Eau.

L'avant-garde reçut un feu très vif et bien dirigé devant la Forclaz. Les issues du village étaient barricadées. Les *chasseurs des Ormonts* du capitaine PITTET, et la *compagnie bernoise car. mont.* DE GRAFFENRIED, repoussèrent toutes les attaques, malgré la supériorité numérique de leurs adversaires. Les Français réussirent à mettre le feu à une grange, les flammes se communiquèrent bientôt à tout le village. On se battit à l'arme blanche, de maison en maison. Les défenseurs chassés par l'incendie, pour ne pas être encerclés, se retirèrent sur Ormont-Dessus. Ils avaient perdu une trentaine d'hommes.

On retrouva six blessés dans un chalet épargné par le feu. L'assaillant eut 60 tués et blessés.

Au pont des Planches, la compagnie car. mont. VON OBERSTEG repoussa toutes les tentatives de passage d'un bataillon français.

Le 7 mars, la nouvelle de la capitulation de Berne mit fin aux hostilités. Ce jour-là, le drapeau rouge et noir, fidèlement défendu par les hommes des Ormonts et de Château-d'Œx, flotta pour la dernière fois sur les Alpes vaudoises.

Les compagnies de carabiniers de TSCHARNER et SEILER à la bataille de Neuenegg (4 et 5 mars 1798). — Ces compagnies formées de soldats du régiment suisse DE GOUMOËNS, au service de Hollande, étaient rentrées au pays avec leurs chefs. Le 4 mars au soir, elles se trouvaient en réserve près de *Niederwangen*.

Pendant la nuit du 4 au 5 mars, le détachement bernois qui gardait le pont de la Singine avait été attaqué par la brigade du général PIGEON (6 bataillons, 2 batteries). Les Bernois refoulés sur la rive droite de la Singine, battirent en retraite dans la direction de Bümplitz.

Aux premiers coups de canon, le capitaine de TSCHARNER alarma sa troupe et s'avança jusqu'à la clairière de *Wangenhübel*, où il rencontra les premiers fuyards. Grâce à son influence sur ses hommes, sans se laisser entraîner par la panique, TSCHARNER déploya sa compagnie à la lisière de la forêt, et attendit froidement que le flot se soit écoulé. Lorsque les Français, à leur tour, apparurent à la lisière opposée, vers *Kessiboden*, il ouvrit sur eux le feu calme et bien ajusté de ses carabiniers, malgré l'obscurité. Les pantalons blancs de l'ennemi étaient un but commode. Surpris par ce tir trop efficace, les Français, croyant avoir en face d'eux des forces importantes, se retirèrent sous bois et arrêtaient leur poursuite.

Le 5 mars au matin, le colonel de GRAFFENRIED, commandant la 2^e division, avait réuni à Bümplitz quatre bataillons 2 compagnies de carabiniers, 1 compagnie de chasseurs, 2 compagnies de volontaires, une batterie et un demi-escadron

de dragons. GRAFFENRIED avait avec lui son chef d'état-major, l'adjutant-général WEBER, tué l'année suivante au combat de Frauenfeld, comme général de la République helvétique. Cette colonne, forte de 2500 hommes, se mit en marche vers 0800, direction Niederwangen.

Les *carabiniers de TSCHARNER* avaient attendu le jour dans la forêt de Köniz. Infatigables, après avoir tenu l'ennemi en échec la nuit entière, et couvert le rassemblement des troupes de GRAFFENRIED, ils prirent la tête de la colonne, et formèrent l'avant-garde avec la *compagnie de carabiniers SCHNYDER*. Ces deux compagnies s'avançaient l'une à droite, l'autre à gauche de la route Bümplitz-Neuenegg.

A 0900, cette avant-garde traversait *Niederwangen* ; à 0915, elle prenait contact avec les éclaireurs ennemis à *Wangenhübel*. Le colonel DE GRAFFENRIED forma alors une première ligne de sept compagnies, sur un front d'un kilomètre. La *compagnie car. SCHNYDER* était à l'extrême droite, la *compagnie car. TSCHARNER* à l'extrême gauche de cette ligne.

Le gros, composé des *bataillons DE WATTENWYL, DE STEIGER* et *DE MAY* et de 2 *compagnies du Bat. MANUEL*, suivait sur la route, à 1000 pas environ. Les deux autres compagnies du *Bat. MANUEL* marchaient au centre de la première ligne, avec la demi-batterie du lieutenant de *FREUDENREICH*.

Dans cette marche en forêt, la *compagnie car. TSCHARNER* tomba sur des essaims de tirailleurs ennemis et les refoula jusqu'à la clairière de *Wangenhübel*. A l'aile droite, la *compagnie car. SCHNYDER* nettoya le bois de *Nieder-Wangenhübel*. Au centre, les deux compagnies du *Bat. MANUEL*, lorsqu'elles rencontraient un obstacle, laissaient les canons ouvrir le feu à mitraille pour déblayer la route, et reprenaient ensuite leur marche en avant, prêtes à soutenir le feu de leurs pièces.

A partir de *Wangenhübel*, la lutte devint plus intense. La résistance des Français se raidissait. Un mouvement convergent des deux ailes bernoises obligea l'avant-garde du

général PIGEON attaquée de front et sur les deux flancs, à battre en retraite à travers la forêt de *Kessiboden*.

« On avançait lentement d'un arbre à l'autre, se tirant dessus à bout portant, ou se frayant un chemin à coups de crosse et de baïonnette. Les Français furent de la sorte repoussés jusqu'à la sortie de la forêt, aux environs de *Landstuhl*. »¹

L'*adjudant-général* WEBER avait donné aux commandants de troupe des points de direction générale. Il était difficile de maintenir la liaison dans un terrain pareillement coupé et couvert. A la sortie des forêts, entre *Neuriedern* et *Natershaus*, on découvre les pentes qui s'abaissent vers la vallée de la Singine. Le général PIGEON avait placé le gros de ses forces sur le plateau, des deux côtés de la route de Neuenegg, son centre vers *Strassenacker*, avec son artillerie.

La première ligne bernoise s'arrêta, pour donner au gros le temps de se déployer à couvert. Lorsque l'attaque se déclencha, elle fut accueillie par un feu violent d'infanterie et de mitraille qui causa de lourdes pertes. Il y eut un moment d'hésitation. Alors éclata la vieille marche de Berne, jouée et battue par la musique du régiment STERNENBERG. Des hourras lui répondirent, tout le long des lignes. Les drapeaux flammés de rouge et de noir se mirent aux premiers rangs. Les croix blanches portaient en lettres d'or : *Pour Dieu et la Patrie*. Les officiers, GRAFFENRIED et WEBER en tête, donnèrent l'exemple à cheval sous les rafales. Les troupes, électrisées, se ruèrent sur les demi-brigades françaises avec une telle fureur, que tout plia sous ce choc irrésistible. Les Bernois s'emparèrent à la baïonnette de 18 canons. En vain les ailes françaises tentèrent d'envelopper les assaillants, elles furent débordées, sur leur gauche par les deux compagnies de volontaires par *Neuriedern*, sur leur droite par les *chasseurs de SEILER* et les *carabiniers de TSCHARNER*, par *Natershaus*.

Le général PIGEON voulut prendre une position de repli vers

¹ Colonel MURET. *L'invasion de la Suisse en 1798*. Campagne des Français contre Berne, p. 127.

Alt-Schulhaus. La *compagnie de car*. SCHNYDER, sortant de la forêt, à Kapf l'assailit alors sur son flanc gauche. Toute résistance était impossible. Les Français, en pleine déroute, s'enfuirent vers la Singine, dévalèrent dans le ravin, s'engouffrèrent dans la rue étroite de Neuenegg. De la hauteur de Flüh, les canons bernois balayaient le pont de Neuenegg, sur lequel se pressait la cohue des fuyards. L'infanterie bernoise poursuivit l'ennemi jusque sur l'autre rive de la Singine. La 18^e et la 25^e demi-brigade, dispersées, se retirèrent sur Fribourg. Il était 3 heures après midi quand le combat cessa.

Les Français perdirent un millier de morts et de blessés, et 18 canons. Les Bernois eurent 135 tués et 200 blessés.

Le même jour, le chef de brigade DESNOYERS chercha à se rendre maître du pont de *Laupen*, dans le secteur de la 1^{re} division (colonel LOUIS DE WATTENWYL). Il fut repoussé par deux bataillons, un escadron de dragons, et par la *compagnie de chasseurs* DE MAY, qui se distingua particulièrement dans ce combat. Après un sanglant corps à corps dans les rues de Laupen, les Français sont rejetés sur la rive gauche de la Singine, et forcés à la retraite par une attaque de flanc des chasseurs DE MAY. Les Bernois les poursuivent à plus d'une lieue, jusqu'à Boesingen.

(A suivre.)

Major DE VALLIÈRE.